



## Académie des sciences d'outre-mer

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

**Fort Bayard : quand la France vendait son opium / Bertrand Matot**

**éd. F. Bourin, 2013**

**cote : 59.501**

Un petit pavillon représentant un palais de mandarin intriguait les visiteurs à l'Exposition coloniale de Marseille en 1906 : celui du territoire de Kouang-Tchéou-Wan, lilliputienne colonie française sur le continent chinois, en face de l'île de Hainan. Des notices rédigées pour l'occasion vantaient une région qui méritait de « fixer l'attention de nos commerçants par ses productions : badiane, opium, riz ». Le 16 novembre 1899, quand le contre-amiral Courrejolles, « commandant en chef plénipotentiaire pour la délimitation de Kouang-Tchéou-Wan », et le maréchal chinois Fou, « généralissime des troupes du Kouansi », avaient signé la convention par laquelle Pékin nous donnait ce territoire à bail pour 99 ans, Paris ambitionnait en fait de le transformer en l'équivalent français de Hong-Kong sur les plans militaire, financier et commercial.

Pour commencer, la principale localité cartographiée sur les 1200 kilomètres carrés de Kouang-Tchéou-Wan portait désormais le nom de Fort Bayard, en souvenir du croiseur *Bayard* à bord duquel l'amiral Courbet, conquérant du Tonkin, s'était éteint en rade de Ma-Kung, aux Pescadores. « Fort Bayard était un château de sable, comme conçu par de très vieux enfants en redingote », résume cruellement Bertrand Matot. Son livre est la première monographie consacrée à Kouang-Tchéou-Wan depuis le jour d'août 1945 où une convention de rétrocession avant le terme du bail fut signée par le vice-ministre des Affaires étrangères de Tchang Kai-chek et Jean Daridan, chargé de mission auprès de l'ambassade de France à Chungking, siège du gouvernement nationaliste. Pour retracer ces quarante-cinq ans de présence française en marge de l'Indochine, dont Kouang-Tchéou-Wan faisait partie sur le plan administratif, M. Matot a consulté les archives des Missions étrangères de Paris, principale congrégation religieuse présente, et celles de la Banque de l'Indochine, détenues par le Crédit agricole depuis que celui-ci a absorbé Indosuez avec lequel sa rivale avait dû fusionner en 1975. Selon M. Matot, c'est avant tout pour profiter des dépôts engendrés par le trafic de l'opium que la Banque de l'Indochine avait ouvert une succursale à Fort Bayard en 1925, d'où le sous-titre de son ouvrage qui sera peut-être contesté par les historiens de notre principal acteur financier en Asie.

La Banque de l'Indochine est en tout cas un fil conducteur commode. Cela jusqu'au dénouement, puisque c'est dans son enceinte que la petite colonie française (quelques dizaines de personnes au total, en comptant les épouses et neuf enfants) fut enfermée par les Japonais en 1945, avant leur capitulation. Ces Français quittèrent Fort Bayard en décembre



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).

Basé(e) sur une oeuvre à [www.academieoutremer.fr](http://www.academieoutremer.fr).



## *Académie des sciences d'outre-mer*

1945 à bord d'un bâtiment de guerre britannique. Seuls restaient un prêtre des Missions étrangères, le P. Lebas, quelques gendarmes chargés de garder provisoirement l'ancienne Résidence, et Raoul Cléopâtre, directeur de la succursale. Ce fut seulement en août 1946 que Pierre Viaud, consul de France à Canton, vint sortir Cléopâtre de sa pénible solitude. Cet homme avait veillé sur sept tonnes de lingots d'argent et une grande quantité de piastres restées dans la salle des coffres – « l'argent de l'opium », écrit M. Matot. Le trésor fut récupéré en mars 1949 par l'équipage d'un « aviso très discret de la Marine française ».

M. Matot nous laisse sur notre faim quant à cet épisode. En revanche, il a eu la bonne idée de décrire l'état actuel de l'ancien territoire. La rue d'Alger, principale artère de Fort Bayard rebaptisé Zhanjiang, a évidemment changé de nom. Mais subsistent le « phare de style breton », la cathédrale « gothique » et l'ancien gouvernorat transformé en musée. Conclusion de M. Matot : « L'évocation sans complexe de la présence française par les autorités militaires et civiles de Zhanjiang laisse penser que ce qu'il en reste appartient désormais au patrimoine de la ville. »

**Jean de La Guérvrière**